

Etude Bosquienne
selon
Malicroix
(II)

Ryôichi KATSUNO

Pourtant Balandran ne cesse pas de demeurer ce qu'il est dans la vie isolée de l'île où l'on doit toujours être attentif à n'importe quoi embusqué; muni de son air de méfiance et d'arrière-pensée, il se montre donc devant Martial, son *nouveau* maître, comme un protecteur flegmatique et renfermé, mais aussi fidèle—cette sorte de fidélité est un attribut inhérent aux serviteurs bosquiens—à son *nouveau* rôle qui, à force de se donner et de se plonger si sensuellement à la solde de la lignée des Malicroix, est devenu pour lui un destin inévitable et irrécusable. Ainsi maintenant qu'il s'est rangé du côté de Martial, son esprit aigu, attentif, précis et sa perspicacité diabolique commencent à fonctionner en faveur de celui-là tout en jouissant de sa dignité jamais irréductible d'un Carmarguen inné.

En face de cet aspect de Balandran, les jours de Martial vont prenant une nouvelle couleur; avec Balandran il fait son chemin vers l'incarnation des quatre éléments du climat des Malicroix. Donc dans la personne de Martial qui regarde Balandran, nous pouvons percevoir une nouvelle nuance qui devient de plus en plus foncée. Jusque-là il frayait avec ce sauvage comme avec une autre race, même s'il comprenait peu à peu cette existence qui passait beaucoup la portée de son sens du monde civilisé. Il pouvait saisir naturellement ce que signifie la vie solitaire de ce Camarguen, mais il n'observait toutes les nuances des faits et dits de Balandran qu' à titre d'un simple intrus étranger. Cependant la circonstance est changée; il se trouve du même niveau du primitif Balandran, et il va vivre et respirer la vie de celui-ci, en se laissant aller à la confiance si sensuelle. De Balandran, même une modeste manifestation des sentiments—par exemple, inquiétude et souci qui ont pour objet quelconque manigance insidieuse, tramée par les êtres anonymes et rampants—devient pour Martial celle de sa propre personne devant la menace énigmatique mais imminente.

Il écrit :

[J] e fus pris d'inquiétude.

Du moins, il me sembla qu'un souci troublait Balandran. Balandran, naturellement d'aspect soucieux, n'offrait pas un visage ouvert aux impressions. La seule qu'on y lût laissait toujours sous—entendre le pire. Cependant ce souci [...] me fut aussitôt perceptible [...] p.183.

Confession chargée de graves sens; dès lors sa conduite morale comme corporelle,

consiste à s'adapter aux nécessités olandestines de la vie du berger-braconnier. Cela veut dire que sa vie s'initie profondément à une sombre puissance des quatre éléments du climat des Malicroix, car, comme nous avons souvent montré, Balandran est un des types qui les incarnent le plus fécondement. Ainsi une fois établie cette entente, va se déchirant le voile qui pesait sur ces deux d'une façon contrariante. Martial en a une nette conscience, et commence un acheminement lent mais sûr vers la cause commune.

Un jour, aura lieu la disparition de Balandran, entraîné dans le remous des manigances pernicieuses de Dromiols. Car l'ennemi de Martial devient nécessairement celui de Balandran, à cause de ladite entente.

Alors chose paradoxale, par la disparition l'être de Balandran, chargé de plus de concrétisation, domine celui de Martial. Plus tard nous verrons, au chevet de Balandran retrouvé mais agonisant, se dérouler minutieusement la scène psychique chère à Bosco, au cours de laquelle Martial connaîtra à nouveau ce que c'est que la nudité de la vie d'un homme comme Balandran. Devant le corps immobile dont la vie travaille néanmoins à s'opiniâtrer dans ce monde, Martial méditera :

La rigidité de la mort immobilisait cette forme glaciale. Et cependant, à bien la regarder, elle vivait encore. Cela émettait quelle vie? Et d'où?.....Je n'aurais su le dire, mais de nouveau l'onde débile de cette substance palpitait. Il ne reste plus que cela de Balandran, et cela n'avait ni pensée, ni sentiment, sans doute; mais cela avait de la vie; et, si peu que ce fût, c'était Balandran. p.232.

Et en touchant à la peau où persiste à peine la chaleur :

J'enfonçai mes doigts dans les cheveux raides; je touchais à la peau; j'appuyais dans le creux, sous l'os en saillie.

La chaleur était bien là. Une chaleur localisée, d'une faible épaisseur, et sa pulsation, sous mes doigts, me communiquait faiblement l'appel d'une obscure espérance.

Alors j'oublais tout. Je ne fus plus que vie. p.233.

Ainsi se trouverons les deux existences, l'une avec l'autre, communiquées, mélangées, assimilées et enfin unifiées; et surtout cela aura lieu au creux secret de la substance du monde primitif. Complicité mystérieuse et communauté voluptueuse qui proviennent d'une loi de la vie chaotique où il n'y a aucune ligne de démarcation entre l'âme et le corps qui sont inscrits dans une unanimité cosmique. Et chose ironique mais vraiment bosquienne, c'est que l'être de Balandran, au moyen de syncope, se fait plus psychique et plus insinuante pour s'assimiler d'abord d'une manière irrécusable aux molécules élémentaires de la nature de la Camarque et ensuite y entraîner l'être de son nouveau maître. Devenu un corps sans connaissance mais où persiste la chaleur vitale, l'être du Camarquen jouit à la fois de la matérialité et de la spiritualité qui s'échangent sans cesse l'une contre l'autre. Martial écrit :

Ma main montait vers le cœur de Balandran... Ce cœur battait. Il battait encore très loin de

la vie mortelle, dans une sorte d'autre vie parallèlement conservée. Par efforts immenses, son âme tâchait de me joindre, à travers ce vieux corps raidi qu'elle traversait difficilement. p. 241.

Cet être de Balandran, c'est une voie qui s'ouvre dans les régions émerveillées et inquiétantes, et initie un Maigremut à un espace jusque-là inconcevable, espace accordé aux Malicroix. Ainsi par cette voie Martial s'achemine pas à pas vers sa perfection comme un Malicroix. Un jour devant la menace imminente de Dromiols et consorts, il se mettra en garde afin de prendre Balandran sous sa protection et murmurerà : «Je suis sa vie». Au centre du danger de dehors et de dedans, s'établira donc la communauté des deux êtres. Ils se placeront dans un lien entre la vie et la mort en se communiquant le dévouement et l'amour. Par nature, aux yeux de Balandran, vivre, c'est de saisir un sens absolu parmi toutes les voix chaotiques de l'univers pour y dresser son royaume solitaire qu'il ne partage jamais qu'avec un homme élit par lui-même. La seule réalité possible—ou bien la seule existence concevable—c'est cette sorte de communauté; loi fatale à un berger-braconnier comme Balandran. En plus dans ce royaume travaille une certaine puissance d'assimilation et d'unification, et au fond de laquelle il y a toujours la terre de la Camargue. Ainsi être admis par Balandran comme partageant de ce royaume, cela veut dire que Martial est devenu un Camarguen authentique.

Par la suite cet homme nous montrera souvent sa figure étrange dans cet essai, et ici nous passerons à un autre homme, homme aussi bosquien que Balandran: Oncle Rat, chez qui nous pourrions reconnaître le type ambivalent, familier au lecteur de Bosco. Nous allons chercher donc chez lui quelques aspects d'un double monde de la littérature d'Henri Bosco.

De même que presque tous les comparses de Bosco, cet homme jouit de la faculté clandestine d'apparaître et disparaître comme enchantement. Feuilletons au hasard une page de ce qui concerne Oncle Rat:

Oncle Rat, revenu, fantôme léger, desservait en silence. Pas un regard, pas un soupir, mais le pur mouvement au service de la matière. Pourtant on devinait une oreille pointue. Le moindre mot y devait exciter des fils sensibles. p. 75.

Portrait typique des habitants de la sphère bosquienne. Ordinairement cet homme n'est rien moins qu'un génie sans corps qui flotte comme un vent ou un soupir en se mêlant à d'autres génies de la nature chaotique. En effet il règne au plus profond de cette espèce de créature une nostalgie de la lointaine existence primitive. Toutefois pour Oncle Rat ce n'est pas le savoir-vivre conscient, mais les mœurs pris a priori. Nativement en se trouvant dans la camaraderie avec la célébration de la sphère ténébreuse, donc «il [risque] de se dissiper dans la nuit dont il [est] issu».⁽³⁶⁾ Certes il est un véritable fils de la nuit. D'abord voyons sa façon d'apparaître.

Comment alors est-il entré? Je l'ignore. Par miracle, sans doute, comme toujours. Sous mes yeux, son corps et son ombre se sont détachés du néant et ont oscillé contre le mur. p. 245.

Voilà un autre Firmin de *Sanglier*, un autre Oscar de *L'Antiquaire*, Bref une des ombres qui grouillent et rampent dans l'espace bosquien. Surtout quant à l'art de s'incarner aux ténèbres et au silence du monde, cet homme le déploie presque diaboliquement. Cet art va à une telle merveille que devant son portrait nous nous demandons s'il est une présence humaine ou bien une simple chimère précaire. Martial aussi il ne peut pas s'empêcher d'éprouver de la répugnance pour cet homme, quoique cette répugnance soit teinte d'une sombre curiosité. Il écrit :

Pour rien au monde je n'eusse voulu revoir Rat, Rat s'incarnant [...] puis disparaissant sans laisser de traces. Car en dépit des apparences, je n'aime pas ces âmes trop habiles à quitter leur corps et à y rentrer... p. 249.

Nous y voyons que l'existence d'Oncle Rat flotte spirituellement comme corporellement dans le milieu inquiétant du climat sévère. Avec lui un espace innocent devient la scène chargée de quelques signes équivoques. C'est pourquoi «de ce Rat la pensée, le sentiment, les actes»⁽³⁷⁾ causent à Martial des troubles difficiles à déterminer. C'est une présence *légère* et *aérienne* pour ainsi dire.

Mais chez cet être falot — être «tout velours, tout mystère»⁽³⁸⁾ — il y a cependant un besoin d'amour. Et Martial éprouve un certain attendrissement, tout en sachant bien que c'est là le danger quelconque, car Oncle Rat n'est pas moins le fidèle secrétaire du monstrueux Dromiols. Celui-là «en parlant la voix sensible à l'émotion, le demi-geste affectueux et ce penchant délicat à trahir par une sorte d'amitié conciliante, qui [décèle] enfin une faiblesse humaine, agréable en somme à sentir, dans ce monde clos»⁽³⁸⁾ En tout cas quelle diabolique ambivalence subit-il ! Lui étant une présence fantomatique, imbibée d'herbes, d'arbres, de marécages, de ruisseaux, de soleil et aussi de vents tantôt caressants tantôt destructeurs, il vit sa propre réalité à la fois altière et humiliée. Toutefois c'est dans sa réalité humiliée qu'il y a un piège subtil pour Martial qui est — un Maigremut quand même — sujet fatalement à la sensiblerie. On peut dire donc que pour Martial son besoin d'amour est beaucoup plus pernicieux que sa surnoisette fantomale. Un soir Anne-Madelaire (de cette femme nous allons parler) dit à Martial : «C'est vous qu'il aime.»⁽³⁹⁾ Alors Martial écrit :

Cet amour m'inquiétait plus qu'une haine franche et je ne pus m'empêcher de répondre :

— Il me trahirait, au besoin

Elle me dit :

— Il peut trahir. C'est un homme qui souffre.

Inquiétante fonction d'attendrir, en effet. Mais cette fonction ne coûte à Oncle Rat aucun effort ; c'est aussi sa nature authentique. Chez lui nous pourrions distinguer une tristesse ineffaçable qui compose son autre physionomie sujette à nous causer la compassion, compassion bien dangereuse. De fait «tout dans Oncle Rat [suggère] la confiance»,⁽⁴⁰⁾ et voilà le piège qu'il dresse inconciemment, car il souffre d'un certain amour qui est presque toujours sans aucun écho favorable. A la solde

de Dromiols, pour qui Rat se trouve déchiré entre la tendresse et la rancune, celui-ci doit traîner ses jours contradictoires :

Sous tant de tendre et rancunière servilité, on le sentait prêt à trahir [...]; et à trahir, moins par vengeance que pour sevir encore et donner quelque amour [...] p. 96.

Encore une fois nous y voyons un tragique portrait, affecté de ses propres deux aspects en contraste, et c'est là le point sensible de son cœur que nous rencontrons rarement chez les serviteurs de Bosco, renfermés le plus souvent hermétiquement dans leur arrière-pensée, nous l'avons déjà vu tant de fois.

Toutefois chez Oncle Rat il y a encore un autre aspect; c'est à titre de secrétaire du notaire Dromiols, secrétaire bien compétent. Nous avons donc l'impression, du même que Martial, d'avoir affaire à un homme tout à fait étranger. Un Rat officiel, un Rat méticuleux, instruit de tout. Lui étant expédié par Dromiols avec sa mission comme clerc de notaire, il montre devant Martial sa figure impersonnelle qui n'a rien à voir à celle qui a fait des errances dans l'île, des visites clandestines, des concilliabules douteux. Seulement il déplie les liasses d'un dossier dressé de la main de Dromiols. Sur cet autre Rat, Martial écrit :

Et je lus, et j'interrogeai, et j'exigeai pour tout, de minutieuses explications. Et Rat lut avec une connaissance des pièces, une subtilité, un si délicat glissement sous l'objection, que parfois je le regardais [...] pour l'admirer dans l'exercice de son art, qui m'émerveillait. Mais il paraissait ne pas voir cet émerveillement, et à mes tenaces enquêtes il répondait par des précisions modestes mais infaillibles. p. 272.

Voilà un excellent bureaucrate qui se connaît à sa besogne et peut l'exécuter comme une machine impeccable. Pourtant cette face d'Oncle Rat, c'est aussi une réalité incontestable à lui. De même que presque tous les autres serviteurs qui grouillent dans le monde bosquien, — impeccabilité dans l'exécution de la tâche, c'est leur attribut important — cet homme jouit d'une haute compétence, et cela ajoute à sa vie ambivalente beaucoup de superpositions composant une certaine unité. Chose paradoxale mais nécessaire en présence du monde plein de beaucoup d'images contradictoires. Prisonnier d'un cercle d'existence chaotique, ce serait pour lui l'unique moyen naturel afin d'établir sa propre loi de la vie. Et se soumettre et s'adapter aux besoin de la loi de nature, cela veut dire donc qu'il suit celle de son destin personnel. Comme nous avons souvent montré, chez Bosco l'universel ne s'oppose point au particulier; en étant dans un état de correspondance, ces deux jouissent d'une coexistence *heureuse et voluptueuse*.

D'ici nous passerons à une autre personne, Anne-Madelaine — une jeune femme qui, restée au début dans l'invisibilité et l'anonymat, va montrant son portrait de plus en plus concrètement. En effet nous la voyons se découvrir petit à petit du brouillard onirique et se découper enfin sous la forme d'une fille qui est du parti, de concert avec Balandran, de Martial pour qui elle commence à avoir un doux sentiment. Certes elle est à la fois féminine et sauvage. Féminine, nous pourrions

retrouver chez elle l'image de Geneviève Métidieu du *Mas Théotime*, et sauvage, celle de Marie-Claire de *Sanglier*.

Avant tout elle vit baignée du climat de la Camargue; surtout elle est la fille d'eau et terre. D'abord elle ne fait que suggérer à Martial sa figure équivoque, en manipulant adroitement une barque sur le courant du Rhône. Mais on pourrait dire que c'est plutôt une illusion projetée sur l'imagination de Martial, illusion facile à se dissiper un instant après. Car, entouré d'êtres et de choses qui jouissent de la faculté sinistre de s'assimiler aux ténèbres et de se rendre insaisissables, son imagination devient extrêmement aiguë et fonctionne pour forger à ses sens toutes sortes d'ombres. Situation si favorable à la naissance des songes où l'on est sujet à vivre entre la réalité et la rêverie en ne sachant laquelle est sa *réalité* authentique.

Alors le 17 janvier, après la disparition de Balandran, Martial, exposé aux menaces successives de Dromiols et consorts, erre toute la journée dans l'île où il y a toujours, mais d'une façon de plus en plus imminente, des grouillements de tous les êtres. Et au bout de l'errance éreintante, il tombe dans une torpeur et il lui arrive la demi-inconscience. «Mais quelqu' un [vient].»⁽⁴²⁾ Donc suivons un peu la narration de Martial:

On me toucha l'épaule. Une main remua ma tête [...]. On prit mes pieds. On tira sur mon corps, et on me traîna [...]. De moi il ne subsista plus, pour me retenir à moi-même, que cet état d'inconscience dont je continuais à vivre sans savoir même si j'étais en vie [...].

Où fus-je, si je fus; et quel monde ai-je traversé, sans le voir, ni l'entendre, avant d'atteindre un état plus lointain encore que l'abolition de moi-même, où cependant il me souvient [...] que je m'enfonçais? pp. 199-200.

Depuis cet accident nous le trouverons sur le lit d' «une chambre blanche, où se forme un visage, tout près de lui.»⁽⁴³⁾ Lui étant dans l'état de convalescence (au psychisme de cet état impotent mais sensuel nous devons consacrer plus tard quelques pages, car, dans le monde bosquien, le rôle de cette sorte d'état est très important; nous pouvons y assister à la scène psychique vraiment bosquienne), il passera les jours et les nuits dans les ténèbres blanches—blanches pour ainsi dire—et se laissera veiller par une femme qui reste jalousement dans l'ombre et garde son anonymat.

Une nuit il lui adressera:

— De vous je ne sais rien. Et de moi, j'ai perdu presque toute mémoire. Je ne me souviens que des eaux, d'un brouillard pesant et d'un long malaise. [...] p. 212.

Et quand il demandera doucement: «D'où venez-vous?», nous entendrons la réponse qui caractérise le personnage de Bosco: «Je ne sais pas.» Et nous la verrons se glisser hors de la chambre comme un fantôme un instant après. C'est la même scène qu'a subie le narrateur d'*Hyacinthe*.⁽⁴⁴⁾

Quoi qu'il en soit, au cours de la vie convalescente, l'existence de cette femme équivoque devient de plus en plus nette et concrète, surtout avec le sentiment

amoureux. Or un soir pluvieux, face à l'attaque de l'équipe de Dromiols, Martial se fait amener par elle et abandonne cette maison. C'est le signal de l'entente décisive entre ces deux. Plus tard s'établira la solidarité tripartite : Martial, Balandran et cette femme. Alors elle lui dira son nom, mais non pas son vrai nom. Sur ce, Martial écrit :

Je n'ai su que penser de cette réticence. Y a-t-il donc des noms secrets qu'on ne puisse avouer même à ceux que que l'on aime?

Elle m'a dit :

—Vous m'appellerez Anne-Madelaine.

C'est un nom du pays.

p. 235.

A première vue, on n'y verrait qu'une simple réticence. Pourtant ce qu'exprime cet épisode, c'est chargé d'une signification considérable. La faculté du nom consiste non seulement à dresser son identité mondaine, mais encore à déterminer une fois pour toutes sa nature, c'est-à-dire à établir son authenticité. Le nom est ainsi irremplaçable et inaliénable, et c'est de quoi prouver que l'on n'est pas l'autre, mais vraiment soi-même. Par cette loi de la détermination, il peut se faire que le nom devienne le pivot de chaque personne autour duquel se trame chaque destin.⁽⁴⁵⁾

C'est pourquoi pour cette jeune femme-là, il est inadmissible que se mette au jour son vrai nom ; cela voudrait dire qu'elle abdique sa propre existence. Là, même l'amour ne dirait rien. Certes, il y a des noms secrets qu'on ne puisse avouer même à ceux que l'on aime. Cela serait plus que la dignité mondaine. Donc à la question qui paraît à Marcel innocente, — car demander le nom, à ses yeux encore vulgaires, ce n'est qu'un simple fait — elle ne veut pas répondre.

Martial écrit :

Mais c'est par d'autres mots qu'elle avait [...] confié d'elle ce que nous pouvons, peut-être, détacher de nous [...]. De son cœur, point profond, difficile à atteindre, je n'avais quelque connaissance que par ces mots lointains. Des mots liés à d'autres sens que ceux dont ils se chargent d'habitude. p 252.

Encore une fois nous avons affaire à la personne qui livre sa substance à un autre monde et traîne sur le champ terrestre son existence éphémère.

(à suivre)

Notes

(36) *Malicroix*. p. 261.

(37) *ibid.* p. 122.

(38) *ibid.* p. 95.

(39) *ibid.* p. 268.

(40) *ibid.* p. 96.

(41) *ibid.* p. 272.

(42) *ibid.* p. 199.

- (43) *ibid.* p. 204.
(44) Voir *Hyacinthe*. pp. 164-172.
(45) De ce sujet qui fait partie du leitmotif d' *Un Rameau de la Nuit*, il nous faudrait traiter par beaucoup de pages. Mais ici nous nous bornerons à citer la phrase suivante:

Mon identité m'importune. J'ai beau changer de nom, et tantôt prendre l'un, tantôt me confier à l'autre, je n'en reste pas moins, ce que je suis et qui hélas! n'a pas de nom. Il faudrait trouver quelque part, et je ne sais dans quelle langue, le vrai nom qui me satisfait, et qui me révélerait ma vraie nature. Alors je serais vraiment ce que je pus être, et que je reste encore impuissant, sans ce nom, à devenir. Il est probablement un seul nom qui convienne à chaque âme: un nom caché.

Un Rameau de la Nuit p. 376.
(souligné dans le texte)